

**ESPRIT AGONISTIQUE ET IDÉALITÉ
DANS LES ÉCRITS JOURNALISTIQUES
DE D'ANNUNZIO
(SEPTEMBRE 1919-DÉCEMBRE 1920)**

La guerre pose mais aussi impose un rapport particulier à la mort, qui découle de l'omniprésence de celle-ci. S'il est vrai qu'en France les soldats de la Grande Guerre sont partis « la fleur au fusil », si en Italie la croyance à la *guerra breve* a été presque unanimement partagée par tous ceux qui voulaient adhérer à cette illusion commode, peut-être pour imposer à tous la réalité de la guerre, le temps a peu à peu – dans certains cas assez vite – ramené les choses à leur dimension de vérité : la *guerra breve* ne pouvait être qu'un leurre (d'ailleurs, elle était un leurre des deux côtés des lignes de combat) et chacun devait composer avec cette réalité, cette indéfectible réalité qui retenait les hommes, jeunes et moins jeunes, loin de leurs foyers et les confrontait continuellement à la mort des autres et à la possibilité de leur propre mort. La Grande Guerre a été pour bien des soldats, tout autant qu'une confrontation avec un ennemi à peine visible, à peine connu, à peine haï¹, une confrontation avec leur propre mort. Et cette

¹ Il s'agissait, dans bien des cas, d'un ennemi *désigné*, un ennemi *construit* en quelque sorte.

confrontation avec la mort prenait même un caractère inéluctable lorsque l'on pense à la façon dont Cadorna pensait que doit opérer un bon commandement : « placer les soldats devant le choix entre la mort probable au front et celle, inévitable, derrière le front² ». La mort est la seule issue envisageable, et elle est voulue comme sacrifice³ (des autres) par le commandement militaire et ses impératifs stratégiques qui se donnent comme moyen, entre autres, la perte d'une partie des hommes de la troupe. Nombreux ont été les commentaires sur le peu de souci des vies humaines au cours de la première guerre mondiale.

Les officiers subalternes étaient, quant à eux, pris entre deux feux : d'une part l'obligation d'obéir s'imposait à eux comme aux autres ; mais en outre, leur position particulière les contraignait à se montrer exemplaires face à la mort, qu'ils se devaient d'ignorer pour mener à bien leur tâche de conduite des troupes. Leur acceptation de la mort certaine⁴ – fût-ce une mort inutile du point de vue du combat, mais ressentie par eux comme nécessaire du point de vue symbolique – les place dans une position différente des simples soldats qui, eux, se trouvaient pris entre deux contraintes de nature finalement identique.

C'est un rapport à la mort encore différent que propose D'Annunzio lorsqu'il clame *Fiume ou la mort*, qui est une autre formulation pour *L'Italie ou la mort*⁵, Fiume étant alors le symbole même de l'Italie. Certes, la

² Vincenzo Manzini, *La legislazione penale di guerra*, Torino, Unione tipografico-editrice torinese, 1918, XII-803p. BN 1919 258, CUBI 325475. Cité par *Progetto di Documentazione Storica e Militare*, pds.altervista.org/italia_nella_grande_guerra.html.

³ Les théories militaires qui circulaient avant 1914 mettaient en avant le sacrifice comme élément central de la victoire : « [...] la guerre c'est le sacrifice ; la victoire appartient au plus brave, au plus résolu, à celui qui sait le mieux se faire tuer, à celui qui l'emporte dans la sublime surenchère du sacrifice ! », Général Cardot, *Hérésies et apostasies militaires de notre temps*, Paris/Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1908, p. 104.

⁴ Nous renvoyons au très bel article de François Lagrange, « Les combattants de la "mort certaine". Les sens du sacrifice à l'horizon de la Grande Guerre », in *Revue Culture et Conflits*, Sous la direction de Louis-Jean Duclos et Daniel Hermant, numéro 63, automne 2006, *Mort volontaire combattante : sacrifices et stratégies*.

⁵ Les deux formulations sont données comme équivalentes l'une de l'autre : « E nel supremo pericolo, quest'arme mistica dov'è inciso il duplice grido *Fiume o morte e Italia o morte* non ha fatto opera di morte ma opera di vita », D'Annunzio, *Scritti giornalistici, 1889-1938*, a cura e con una introduzione di Annamaria Andreoli ; testi raccolti da Giorgio Zanetti, Milan, Mondadori, 2003, coll. « I Meridiani », vol. 2, p. 1268 (in *La Vedetta d'Italia*, 4 décembre 1920). La formule *Italia o morte* est antérieure à celle de *Fiume o morte* à laquelle elle a servi de calque. Juste avant l'occupation de Fiume, D'Annunzio a

formule se place dans la continuité du discours sur la mort nécessaire, du sacrifice de soi au nom d'une cause plus grande que soi-même et qui, par conséquent, vaut bien le sacrifice de sa propre vie. Avec cette notable différence que le sacrifice de soi était sans alternative, alors que l'appel de D'Annunzio se fait dans un contexte qui n'est pas celui des combats⁶ : il ne se donne pas comme une contrainte immédiate mais bien plutôt comme une exhortation en même temps qu'une foi. Et c'est bien de foi qu'il s'agit, puisque Fiume est posée comme une valeur absolue en l'absence de laquelle la vie n'a plus de sens et devient l'équivalent de la mort : Fiume absorbe en elle-même toutes les valeurs vitales et elle ne laisse aucun reliquat, aucune marge dans laquelle une vie serait possible ; la possession de cette ville est un absolu qui, en retirant toute signification à une existence sans elle, permet de poser l'équivalence de la perte et de la mort et donc l'engagement de chacun jusqu'à sa perte pour la sauvegarde de ce qui contient et entretient la seule valeur de vie : Fiume. L'équivalence vie-mort, et l'équivalence Fiume-Italie⁷ qui s'y noue – en même temps que l'inversion possible des termes et de leur signification⁸ – est la forme la plus apparente de la religion qu'institue D'Annunzio à propos de Fiume qui résumerait en elle la quintessence de l'Italie – mais, précisons-le, de l'Italie authentique, une Italie non corrompue et pure, fidèle à elle-même et à son histoire.

Notre propos sera de repérer, dans les écrits journalistiques de D'Annunzio de la période de l'occupation de Fiume, les éléments constitutifs d'une *religion* de Fiume : avec la première distinction entre un univers profane et même profanateur, un négatif de Fiume sur lequel s'adosse le culte que veut instituer D'Annunzio, puis une mystique, avec la liturgie qui l'accompagne. Nous essaierons d'articuler notre propos sur les

rédigé deux articles intitulés *Italia o morte I* et *Italia o morte II*, les 8 et 13 septembre 1919, publiés dans la *Gazzetta del Popolo* (*ibid.*, p. 965-979). On retrouve les deux expressions associées : « Tornavamo da Zara dove si giurava *Italia o morte*. Approdavamo a Fiume dove si giurava *Italia o morte*. A Fiume i combattenti gridavano *Fiume o morte*. A Zara i combattenti gridavano *Dalmazia o morte* », in *La Vedetta d'Italia*, « Un uomo è perduto, un uomo resta », 7 dicembre 1920 (cf. *Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1274).

⁶ L'occupation de Fiume va du 12 septembre 1919 au *Natale di sangue* (Noël 1920).

⁷ Fiume représente l'essence même de l'italianité; D'Annunzio la dénomme *la città italianissima*, et ses habitants sont *gli ottimi italiani*, éd. cit., p. 1031.

⁸ Cf. note 5, ci-dessus : « non ha fatto opera di morte ma opera di vita », et le texte qui suit précise bien le sens de cette inversion : « Ha salvato la speranza » (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1268).

trois modalités de cette religion : l'opposition, la répétition et le dépassement.

La limite entre l'univers profane et l'univers sacralisé de Fiume est instituée par la référence à la barrière : celle que, dans un premier temps, les légionnaires de D'Annunzio ont brisée, lors de l'attaque et ensuite de l'occupation de Fiume, celle de l'irruption dans un espace qui leur était interdit par la collusion de quatre puissances hostiles à toute entreprise qui aurait contrecarré leurs projets de partage des terres après l'armistice. Et D'Annunzio, dans un texte comme prophétiquement intitulé *Per la quinta stagione del mondo* cite les quatre puissances qui faisaient obstacle : la France, l'Angleterre, l'Amérique mais aussi l'Italie elle-même. Avec l'emphase poétique qu'on lui connaît, D'Annunzio rappelle le moment sublime où la barrière a volé en éclats⁹, cette barrière qui dessine un espace à l'intérieur duquel se déroulera ensuite l'aventure de Fiume, cet épisode d'une durée à la fois relativement brève mais, en même temps, non négligeable. Cette barrière devient le symbole de ce que les légionnaires de Ronchi ont conquis, acquis par leur propre volonté et, également, de toute la force agonistique qui est la leur¹⁰. Cette puissance de destruction¹¹ est le signe, pour D'Annunzio, d'une ardeur sans faille, l'ardeur initiale et fondatrice qui n'a de sens que dans sa perpétuation et dans son incessante vigueur. La rupture de la barrière et ensuite sa défense placent l'action des légionnaires de Ronchi en rupture avec l'Italie officielle, avec l'Italie de Rome et de ses tractations¹². L'occupation (à venir) de Fiume avait d'ailleurs son prodrome dans le célèbre *Disobbidisco*¹³ où se mettait en place le système des valeurs contrastives opposant le monde extérieur (le

⁹ « Quattro potenze avevano concorso a squadrare quella barra per arrestare la marcia d'un migliaio di folli italiani : Italia Francia Inghilterra America ! [...] Detto fatto. La barra si spezzò come un sermento ; volò in schegge e in faville. » « Per la quinta stagione del mondo », 20 luglio 1920, in *La Vedetta d'Italia (Scritti giornalistici 1889-1938, cit., p. 1143).*

¹⁰ « Così manderemo in schegge e in faville tutti gli impedimenti, o urtatori. », *Ibid.*, p. 1147.

¹¹ Voir la récurrence de l'expression *in schegge e in faville*, ici notes 9 et 10.

¹² « Non vedo potenze contro di noi, nel senso dello spirito, nella specie dell'eterno. (Applausi vivissimi). Non vedo se non grossi e piccoli mercanti, grossi e piccoli usurai, grossi e piccoli falsari. », « D'Annunzio al popolo in nome di tutti gli eroi » *Il Giornale d'Italia*, 5 maggio 1919 (*Scritti giornalistici 1889-1938, cit., p. 581).*

¹³ « Disobbedisco » in *L'Idea Nazionale*, 1° luglio 1919 (*Scritti giornalistici 1889-1938, cit., p. 956-962).*

reste du monde, dont, bien sûr et surtout, l'Italie) et le monde de la foi en la victoire véritable qui sera l'étendard des combattants de Fiume. De la sorte, Fiume est le négatif du reste du monde, c'est un lieu à part, le lieu de la différence absolue. Et cette différence est à ce point radicale que Fiume n'est même plus un lieu réel : il n'importe plus comme lieu réel mais il revêt une pure valeur spirituelle, celle du lieu absolu :

Celebriamo la nostra sagra di fuoco in questo luogo che per questa notte non ha nome, in questo luogo che è alla cima della volontà eroica, al sommo della leggenda adriatica, all'apice della giovinezza vittoriosa. Siamo sopra una collina di Fiume ? Siamo sopra un pianoro del Dinara¹⁴ ?

Les lieux perdent de leur importance, ils sont, dans la célébration collective qu'instaure D'Annunzio, une sorte de non-lieu, une a-topie parce qu'ils sont pure contingence pour l'esprit qui y circule. Dans la manifestation collective, dans la fusion des âmes qu'elle induit, les lieux perdent de leur consistance, ils sont simplement le support de matérialité par lequel existe une unanimité spirituelle. Mais en même temps, dans cet oubli des lieux, les lieux ont bien leur importance initiale parce que ce sont eux qui permettent et même qui manifestent la spiritualité voulue par le *Comandante*¹⁵ et ses légionnaires.

Ce lieu qui accède en même temps qu'il permet d'accéder, par son a-topie, à la pure spiritualité, cette Fiume où s'accomplit l'héroïsme de ceux qui refusent la défaite de leurs espérances après la victoire militaire, est porteur de valeurs qui sont déniées à l'Italie, raison pour laquelle, d'une façon qui pourrait sembler paradoxale pour des combattants ivres de nationalisme, D'Annunzio proclame « *noi non vogliamo essere italiani*¹⁶ » : D'Annunzio refuse une italianité dans laquelle il ne peut ni ne veut se reconnaître, et qu'il dépeint sous l'espèce de trois caractères dominants, la fausseté, l'abjection et la mort.

L'Italie à laquelle s'oppose D'Annunzio n'est pas son Italie idéale, c'est une Italie marquée par le faux-semblant, une Italie masquée, déguisée

¹⁴ *Per la quinta stagione del mondo*, in « *La Vedetta d'Italia* », 20 luglio 1920, éd. cit., p. 1145.

¹⁵ C'est l'appellation que s'était attribuée D'Annunzio pour les fonctions à la fois militaires et civiles qu'il exerçait à Fiume pendant son occupation.

¹⁶ « *Il cavallo dell'apocalisse* », in *La Vedetta d'Italia*, 28 aprile 1920 (*Scritti giornalistici 1189-1938*, cit., p. 1088-1096).

en vraie Italie, qui fait mine de la représenter alors qu'en vérité elle la trahit : le *Comandante* se promet d'être celui qui mettra au jour le mensonge :

Sarò inflessibile, implacabile, inesorabile come ho già dimostrato contro chi credeva esser coperto dalla dignità del suo ufficio e da una dignità del suo ufficio e da una comoda maschera italiana.

Noi siamo smascheratori di mano sicura.

E se, con la maschera, ci accadrà di portar via anche la pelle, non importa¹⁷.

Voilà contre quoi D'Annunzio doit lutter : un double de l'italianité véritable dont il s'estime, avec les habitants de Fiume et ses légionnaires, le depositaire authentique. Annihiler le double, détruire cette apparence trompeuse qui revendique le même rapport à la vérité, qui se donne comme la voix authentique du peuple. Le vrai peuple, le véritable porteur de l'Italianité est en deçà de la barrière, et c'est un peuple pur, sans tache (D'Annunzio utilise les expressions *italiani intemerati*¹⁸, *popolo mondo*¹⁹, ou encore *popolo indefesso*²⁰ par où l'on perçoit que cette authenticité revendiquée provient de la capacité de résistance et d'opposition en même temps qu'elle en est la source, dans une circulation sans fin qui ne cesse de l'alimenter).

L'abjection est figurée dans l'image du *vecchio boia labbrone*²¹ et de ceux qui, comme Giolitti (dans la représentation de D'Annunzio) sont prêts à tous les accommodements²² et tous les compromis. Mais c'est surtout le surnom donné à l'homme politique du moment, Nitti, qui figure le mieux la représentation de l'abjection de cette autre Italie dans laquelle D'Annunzio

¹⁷ « Tutto per la Causa », in *La Vedetta d'Italia*, 4 luglio 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1132).

¹⁸ *Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1133.

¹⁹ *Ibid.*, p. 945. A ce peuple pur, s'oppose la « casta politica *inemendabile* », celle à qui ne peut être rendue la pureté souhaitée (soulignons que *emendabile* e *mondo* ont la même étymologie).

²⁰ *Ibid.*, p. 1084.

²¹ Nous ne sommes pas très loin d'une image simiesque de l'homme politique (Giolitti, en l'occurrence).

²² « Si pretende che l'uomo, specie l'uomo italiano sia l'animale più accomodativo dell'universo », *Cortesia* in *La Vedetta d'Italia*, 4 gennaio 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1009).

ne se reconnaît pas : Nitti est appelé *Cagoia*, et si d'aventure un général s'aligne sur ses positions politiques, il est qualifié de général *incagoiato*²³. Finalement Nitti (associé à Giolitti dans un adjectif hybride, voulant suggérer la monstruosité au pouvoir, *gionittiano*²⁴), représente bien, à lui tout seul, l'aspect le plus repoussant d'une Italie submergée par un horrible cloaque²⁵. Face à cette Italie, les compagnons de Fiume sont présentés comme purs de toute infection, de toute contamination²⁶.

Enfin la mort est partout présente autour de Fiume, mais une mort qui n'est pas celle des combattants : c'est celle qu'imposent les *fossoyeurs de l'héroïsme*²⁷, tous ces bureaucrates prêts à n'importe quel compromis, à n'importe quelle tractation, sans aucun respect pour les soldats italiens qui ont sacrifié leurs vies. On trouve sous la plume de D'Annunzio les expressions *morti riuccisi*²⁸ ou *morti rimorti* par quoi se marque l'inutilité du sacrifice et le mépris dans lequel il est tenu. La mort de ceux qui sont tombés pour fonder la victoire n'est plus qu'une monnaie d'échange²⁹ aux mains des politiques qui semblent oublier ce qu'est la valeur de chaque mort individuelle. C'est dans ce sens que D'Annunzio propose à ses compagnons d'aventure d'être les vengeurs des morts, ceux qui, seuls, affirmeront leur

²³ *Ibid.*, p. 1031. On pourra consulter, à ce propos, l'article qui développe amplement cet aspect des choses, *Gabriele d'Annunzio et la religion de Fiume : rhétorique du sacrifice et mystique de la patrie dans ses écrits journalistiques (1918-1920)*, « Capes et Agrégation d'Italien, session 2009 », Presses Universitaires de Rennes, 2008, p. 113-127.

²⁴ D'Annunzio parle de l'*Italia gionittiana*, in « Eia, Dalmati ! », in *La Vedetta d'Italia*, 17 octobre 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1230).

²⁵ « Oggi laggiù v'è un'Italia sommersa da un'orribile cloaca », « Il calvario trionfale », in *La Vedetta d'Italia*, 23 marzo 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1069). Sur la même ligne de représentation scatologique, on trouve bien des passages qui insistent sur la bassesse de l'ennemi désigné et sur la répugnance qu'il inspire : « L'avversario merdoso è riprofondato nel letamaio originale. [...] Le fermentazioni putride, da lui provocate e alimentate non producono nel corpo legislativo se non enfiature pustole e bolle » (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1117).

²⁶ « Voi lo sapete, compagni semplici immuni da ogni infezione... » (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1144).

²⁷ « i becchini dell'eroismo » (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 958).

²⁸ *Ibid.*, p. 1058.

²⁹ À l'opposé des manigances, des négociations de couloir, des combinaisons et des trafics, les combattants de Fiume se caractériseraient par une relation frontale avec l'ennemi. « Qui si ordisce o si ardisce ? – Si ardisce, non si ordisce ». « Il calvario trionfante » in *La Vedetta d'Italia*, 23 marzo 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1067).

virilité³⁰ face à une Italie abâtardie : ils seront les rédempteurs de la victoire³¹, ce qui signifie que la victoire doit être rachetée, qu'elle est perdue et qu'il faut de nouveau lutter pour en avoir toute la reconnaissance et en tirer tous les bénéfices. Dans cette capacité de confrontation directe, dans cette capacité et cette volonté d'oser, c'est-à-dire de prendre à chaque instant un risque vital pour faire valoir ce qui paraît une légitime (parce qu'en quelque sorte *naturelle*) revendication³², Fiume devient la *Cité de Vie* : et cette vie, cette vitalité, découlent de la négativité qui est en son cœur même, cette négativité, ce mouvement de réaction et d'insurrection contre ce qui est donné pour l'injustice la plus flagrante. Au point de naissance de la religion de Fiume, il y a ce mouvement qui prétend saisir la vie en son point de jaillissement, dans une affirmation radicale qui est en même temps négation de ce qui est mort, négation de ce qui nie : « *Insorgere è risorgere*³³ ». Cette Vie est celle-là même qui alimente toute religion, elle est en lien direct avec la mort, celle que l'on a en face de soi, celle des autres que l'on a dans sa mémoire, à la fois passé et futur. Cette Vie affirmée, cette Vie surdéterminée dans son affirmation n'est qu'une inversion du rapport à la mort, et elle n'est qu'un renversement de la perspective sous laquelle la vie *profane* envisage la mort. La dialectique vie-mort et le renforcement de la vie découlent de cette relation antagoniste, se concrétisent dans la présence de celui qui est potentiellement porteur de la mort, à savoir l'ennemi, quel qu'il soit, pourvu qu'il soit désigné comme tel : « *Il nemico, sia dentro sia fuori è la nostra salute*³⁴ ». C'est la relation d'antagonisme qui alimente l'ardeur dont D'Annunzio veut entretenir ses

³⁰ « O Legionari di Fiume, l'emblema nazionale su l'altra sponda è il castratoio [...] Tenete pronti muscoli e ferro. La maschiezza resta a Fiume » (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1167-1168).

³¹ « C'è laggiù un popolo che ci ama e ci onora ? [...] Guarda essa a noi come ai redentori della vittoria e ai redentori dei morti ». « Tutto per la Causa » in *La Vedetta d'Italia*, 6 luglio 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1130).

³² « Noi e noi soli, siamo i legittimi rappresentanti dell'armata di Vittorio Veneto ». « La sagra di tutte le fiamme » in *La Vedetta d'Italia*, (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1203).

³³ « Comando dell'esercito liberatore. Per la memoria di Luigi Siviero fante e martire » in *La Vedetta d'Italia*, 22 dicembre 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1305). Ce texte est écrit à quelques jours de l'évacuation de Fiume (le 31 décembre est signé l'accord pour l'évacuation des *legionari* mais D'Annunzio ne quittera Fiume que trois semaines plus tard, le 18 janvier 1921).

³⁴ *Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1146.

légionnaires et les habitants de Fiume sous n'importe laquelle de ses formes, même sous la forme de la mise à l'écart symbolique, celle de la dérision, du dénigrement ou de l'exécration³⁵ qui exclut et isole à défaut de mettre physiquement à mort. Mais la mise à mort symbolique a, elle aussi, toute son importance : elle peut être rapprochée de l'oubli dans lequel la classe dirigeante italienne a laissé sombrer Fiume³⁶ et qui fait de celle-ci, dans les propos de D'Annunzio, la *Città Olocausta*. La ville est sanctifiée par sa mise à l'écart, par son *sacrifice* précisément. Le revers de l'exécration, c'est la sacralisation, et du coup D'Annunzio a beau jeu d'insister, de façon assez systématique, sur la mise à l'écart dont lui et ses légionnaires, comme les habitants de Fiume, seraient les victimes, puisque c'est là ce qui alimente la religion de Fiume, dont la vocation dépasse les simples limites de son espace géographique pour être le lieu imprenable de ce que D'Annunzio appelle la *foi adriatique*³⁷, où le mythe de la grandeur vénitienne vient enrichir le culte de Fiume.

³⁵ 1121, reprobri 1089 esporsi al dileggio 1099 essere fiumano, confessare la fede fiumana 1019

³⁶ Notre propos se calque volontairement sur celui de D'Annunzio pour en saisir et en retracer tous les aspects. Cependant, il nous faut rappeler, ici, que dès le Pacte de Londres en 1915 le sort de Fiume avait été réglé puisque la frontière envisagée au profit de l'Italie incluait l'Istrie mais excluait Fiume. Il est vrai que le Pacte de Londres et le détail de ses arrangements sont restés secrets jusqu'en novembre 1917, c'est-à-dire jusqu'à la révélation qu'en avait faite le journal russe des *Izvestia*, au lendemain de la révolution bolchevique. À la fin de la guerre, les efforts diplomatiques de l'Italie pour obtenir Fiume ont été réduits à néant par Wilson qui jugeait les prétentions italiennes (sur Fiume, Zara et Lagosta) « totalement inadmissibles » (voir le *Mémoire* de Wilson du 27 octobre et du 13 novembre 1919).

³⁷ Fiume irradie sur toute la région, comme on peut le voir à travers l'image des lions : « Non c'erano leoni di San Marco in Fiume di San Vito. Ora c'è questo. Ma non c'è questo soltanto. Oggi nella Città Olocausta, nella città di Dio, nella rocca della fede adriatica, c'è la radunata dei leoni, c'è la festa leonina del sacramento ». « La riscossa dei leoni » in *La Vedetta d'Italia*, 16 giugno 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1123). D'Annunzio semble persuadé que Fiume est la *clef* de l'Adriatique et que, détenant cette clef, il détient une position de force face à tous ceux qui veulent limiter les ambitions de l'Italie (le gouvernement de Rome, Paris, la Maison Blanche ou n'importe État balkanique – mais il pense, en particulier, à la Serbie puisqu'il utilise l'expression *porcile balcanico* (« Comando dell'esercito italiano in Fiume d'Italia » in *La Vedetta d'Italia*, 13 giugno 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1120) s'appuyant sur la référence à ce qui a été dénommé la « guerre des cochons », lorsque l'Autriche avait imposé un embargo sur les importations de porcs en provenance de Serbie.

C'est donc au sein de ce lieu exclusif, au double sens du terme d'exclusion subie mais aussi d'élection qui fait l'unicité, que va se déployer le culte de Fiume : un culte articulé sur un rite, ou plus largement sur des pratiques rituelles, comme tout culte, naturellement, mais aussi sur une rhétorique, celle que D'Annunzio excelle à pratiquer. On en a un exemple assez significatif, presque paradigmatique, dans les lignes qui suivent :

Rimane un luogo di vita ; ed è Fiume.

Rimane un luogo di luce ; ed è Fiume.

Rimane un luogo di vittoria ; ed è Fiume nostra.

Noi siamo in piedi, noi siamo in armi ; noi siamo in salute e in forza; noi siamo in fervore e in ardore. Noi abbiamo il cuore robusto, il fegato arido, la lena lunga, il calcagno saldo, il garretto instancabile.

Noi siamo pronti. Noi dobbiamo essere pronti sempre, in ogni ora e in ogni fortuna. [...]

Noi siamo a Fiume, noi restiamo a Fiume, difendiamo Fiume, teniamo Fiume contro tutto e contro tutti non soltanto qui contro la croataglia accertata ma qui anche contro una sorta di croataglia in veste ufficiale³⁸.

La valeur d'exclusion (mais aussi d'antagonisme et d'exclusivité) est toujours présente à travers la répétition du verbe *rimane* : quelque chose demeure, lors même que tout le reste, tout l'environnement semble se déliter ; et cette valeur unique, que rien ne peut éliminer parce qu'elle se donne dans son caractère absolu et comme intemporel (*rimane* indique une permanence à travers le temps, une résistance au devenir et à la corruption temporelle), c'est ce lieu appelé Fiume, que le texte de D'Annunzio couvre de valeur religieuse avec les mots *vita* et *luce* qui inscrivent la représentation de la ville dans un halo de spiritualité (toujours à partir de significations contrastives, puisque la vie dont il est ici question prend son sens par opposition à la mort dont l'Italie *incagoiata* est porteuse) ; mais cette religiosité trouve l'accomplissement de son caractère ternaire – si ce n'est, en filigrane, trinitaire – dans la référence à la victoire (le mot *vittoria* s'appuie, phoniquement, sur le mot *vita* qu'il développe rythmiquement avec ses trois syllabes, et qu'il accomplit sémantiquement dans le sens agonistique en amenant une forme de résolution de la conflictualité qui

³⁸ « Comando dell'esercito italiano in Fiume d'Italia » in *La Vedetta d'Italia*, 13 giugno 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1118-1119).

scelle l'union de tous dans la formulation *Fiume nostra*). À la suite de ce qui a la forme de trois vers, vient la prose, qui évoque non plus la spiritualité mais la disposition physique au combat, dans un rythme qui progressivement s'amplifie. Vient enfin la réaffirmation contrastive de ce qu'est Fiume et – l'abject sous sa forme déclarée et sous sa forme larvée, plus redoutable encore, et qui ne peut susciter que l'exécration – de ce que contre quoi elle *fait corps*.

Nous venons de montrer le fonctionnement de la rhétorique dans les propos de D'Annunzio ; l'exemple que nous avons analysé se répète maintes fois dans sa composition, et cette répétition prend chaque fois valeur incantatoire³⁹. D'Annunzio crée une sorte de litanie, qui est un discours enveloppant par son rythme, par sa construction itérative et en même temps progressive, et par toutes les valeurs sémantiques qui tendent continuellement à transfigurer la réalité en idéalité. Il semble que le profane (au sens de *monde profane*) n'ait plus d'existence, ou que, s'il en a une, ce soit uniquement hors de Fiume, au-delà de la *barrière*, et sous l'espèce (que nous avons déjà évoquée) de l'abjection. Le territoire de Fiume comme lieu d'une italianité essentielle est un lieu de transfiguration continue du réel en idéal. Mais pour que cette transfiguration ait bien lieu pour tous, le discours de D'Annunzio s'efforce de sacraliser chaque instant de la vie collective, ou même chaque événement, fût-il de l'ordre de la pure chronique, en événement unique, donc participant d'une sorte d'éternité. La rhétorique n'est pas pure ornementation du discours : à Fiume, elle prend une dimension différente parce qu'elle est placée au service d'un rituel par lequel le quotidien (ce que nous dénommions le profane) est investi d'une signification autre que la signification littérale dans laquelle il s'épuiserait en totalité, une signification qui l'inscrit dans une véritable (puisque tout y devient rappel) commémoration, ou éventuellement annonce d'un événement à venir, satisfaction future d'une attente présente. A l'instar de la religion chrétienne qui va rester une source d'inspiration constante et un réservoir de références et d'images, D'Annunzio crée toute une série de moments liturgiques, qui ne manquent pas de se répéter et de se faire écho. Mais, à la différence de la liturgie catholique, celle que le soldat-poète

³⁹ Ainsi peut-on lire : « ...la nostra bandiera è la più alta. È issata al culmine della passione eroica. È issata alla cima della passione eroica. È issata alla cima della volontà umana di patire, di lottare, di resistere, di levarsi, di vincere. È issata la dove la vita e la morte sono una sola forza alterna di creazione e di trasfigurazione ». « Con me » in *La vedetta d'Italia*, (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1069).

instaure à Fiume a un temps beaucoup plus bref : tout y est plus ramassé dans le temps, tout se répète plus vite, et les anniversaires et commémorations sont passablement rapprochés ; d'autant que la durée de vie prévisible pour la *Reggenza italiana del Carnaro* était des plus incertaine, en raison même de l'opposition quasi générale que son instauration avait suscitée. Ce que D'Annunzio ne cesse de célébrer, c'est la naissance de cette *Reggenza*, et c'est son événement fondateur, la fameuse marche de Ronchi du 12 septembre 1919. Mais, déjà par lui-même, le quantième du mois est un anniversaire si l'on peut dire, celui de la *Beffa di Buccari*, par laquelle D'Annunzio avait pu, avec d'autres militaires, mener une expédition maritime au-delà des lignes autrichiennes et attaquer la flotte ennemie sans subir la moindre perte et en parvenant à détruire un navire. Ces anniversaires, ces commémorations, représentent des jalons qui scandent la victoire italienne, qui en marquent l'importance et en forgent la prégnance. Il demeure évident que D'Annunzio fait en sorte que le réel soit tel qu'il reçoive d'emblée une inscription dans le symbolique, sauf que c'est le symbolique qui précède le réel et se crée un réel sur lequel il puisse prendre appui. Cette antériorité du symbolique ne sera pas pour nous étonner, parce qu'elle correspond également à cette recherche constante de l'idéalisation que nous n'avons cessé de souligner et que l'on peut lire à travers toutes les démarches de D'Annunzio, qu'il s'agisse d'actes inscrits dans la réalité sociale ou d'actes d'écriture⁴⁰. Le temps restreint de la vie de la ville de Fiume italienne conduit à des commémorations presque mensuelles : en célébrant le deuxième anniversaire de la *Beffa di Buccari*, D'Annunzio célèbre en même temps le cinquième mois de la marche de Ronchi⁴¹ ; mais D'Annunzio célèbre aussi le quatrième mois de la marche

⁴⁰ Non pas que les actes d'écriture ne soient pas, eux aussi, inscrits dans la réalité sociale : nous voulons simplement indiquer qu'ils le sont différemment, dans la médiation de textes. Mais la relation entre actes sociaux et actes d'écriture (actes sociaux médiats) demeure complexe, puisque les actes sociaux, eux aussi, sont pris en considération et trouvent une réalité d'existence dans la médiation de leur reconnaissance par des textes (textes officiels, textes de journaux, textes d'historiens).

⁴¹ « Combattenti della legione fiumana, oggi si compie il quinto mese del giorno severo in cui tre compagni di fegato arido [...] proseguirono a prendere Fiume, e la presero e la tennero. Cade anche oggi il secondo anniversario della beffa di Buccari. E anche a quella impresa eravamo tre compagni spalla contro spalla... ». « Comando dell'esercito italiano in Fiume d'Italia » in *La Vedetta d'Italia*, 12 febbraio 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1041).

de Ronchi, que pour l'occasion il dénomme la conjuration de Ronchi⁴², comme pour resserrer les liens de quelques uns – les élus - contre tous les autres, ceux qui sont prêts à négocier la victoire de l'Italie de Vittorio Veneto. Le sixième et le neuvième mois de l'occupation de Fiume font l'objet d'un rappel⁴³, et il arrive même à D'Annunzio de faire l'annonce d'un anniversaire à venir⁴⁴ ou de rappeler celui qui vient juste de passer⁴⁵, se créant ainsi l'occasion d'une nouvelle évocation indirecte du moment fondateur ; mais étonnamment, aucun écrit journalistique ne célèbre directement le premier anniversaire de la marche de Ronchi en tant que tel, à la date du 22 septembre. C'est de façon indirecte que la célébration s'effectue, la date du 22 septembre ne donnant lieu à aucune publication sur *La Vedetta d'Italia*, mais étant encadrée par ce qui sert de repoussoir, l'Italie de l'autre peste⁴⁶, et, publiée le 23 septembre, la célébration de Guglielmo Marconi⁴⁷, héros italien entre tous, accueilli à Fiume précisément le 22 septembre, pour honorer de sa présence cet anniversaire solennel. Marconi représente l'autre Italie, celle dans laquelle D'Annunzio et ses légionnaires veulent bien se reconnaître, l'Italie riche de tout son passé et tendue vers l'avenir⁴⁸, celle à laquelle Marconi a donné des moyens techniques de défense et d'attaque.

Marconi n'est pas la seule personnalité dont D'Annunzio pratique la célébration. Le rituel de Fiume est également composé de la référence fréquente aux héros des combats, aux compagnons d'armes de D'Annunzio, à ceux qui ont donné leur vie pour ce qui est dénommé la Cause, Cause entendue largement au sens de Patrie, mais aussi Cause de la Patrie

⁴² « Saluto aereo alla Trieste di Ernesto Grammaticopulo e di Egidio Greco » *La Vedetta d'Italia*, 11 gennaio 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1012).

⁴³ *Ibid.*, p. 1049 et 1112.

⁴⁴ « Fra poco più di due mesi, celebreremo l'anniversario della marcia di Ronchi ». « Tutto per la Causa » in *La Vedetta d'Italia* (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1133).

⁴⁵ En voici un exemple parmi d'autres : « Così con uno splendido gioco d'armi fu celebrato il compimento del mese decimo della marcia di Ronchi e della liberazione di Fiume ». « Comando dell'esercito italiano in Fiume d'Italia » in *La Vedetta d'Italia*, (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1136).

⁴⁶ « L'altra peste » in *La Vedetta d'Italia*, 21 settembre 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1214-1217).

⁴⁷ « Saluto a Guglielmo Marconi in Fiume d'Italia » in *La Vedetta d'Italia*, 23 settembre 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1218-1223).

⁴⁸ D'Annunzio rapproche les talents de Marconi du génie de Leonardo da Vinci. On trouve aussi, dans les mêmes pages, des références à la grandeur latine.

défendue à partir du sanctuaire de Fiume. Nombreux sont les rappels de soldats glorieux⁴⁹, et ces héros sont en quelque sorte les saints de la religion de Fiume : parmi eux, l'un est exemplaire et sa vie est proche de la vie d'un saint : il s'agit du capitaine Palli, à la mémoire duquel D'Annunzio consacre un article de commémoration le 28 mars 1919 :

Una cella monacale, a cui non mancava se non il cilicio e il crocifisso [...] una povertà volontaria, un rigore volontario, una disciplina d'eroe [...] Bisognava inginocchiarsi e ricevere da lui il bene misterioso⁵⁰.

La proximité entre le héros et le saint est manifeste (il y a quelque chose de Saint François que D'Annunzio rend explicite quelques lignes plus bas⁵¹), et elle ne se joue pas dans l'extériorité des formes mais dans l'intériorité des intentions et dans la pureté des choix. Quelque chose de mystique émane de la dépouille du Capitaine (*un bene misterioso*), qui correspond à quelque chose de profond, dont on trouve la manifestation dans le cahier resté sur le chevet du défunt, significativement porteur d'un titre, *Apparizione di Beatrice*, contenant un commentaire du chant XXX du *Purgatoire* de Dante où Beatrice apparaît⁵². On ne saurait mieux établir le lien entre les héros de guerre et la religion de Fiume, comme le fait D'Annunzio par l'entremise de cette référence indirecte à la *Divine Comédie* et à la *Vita nova* : cette dernière œuvre est renvoi à la jeunesse mais aussi au ressourcement, à une autre vie, plus authentique.

Le lien entre la mort et la résurrection mystique est plus facilement perceptible encore dans l'hommage rendu à Francesco Rismondi : proposant aux compagnons de ce héros de porter le nom de la petite cohorte dalmate *Cohors pia fidelis*, il ajoute : « Portate innanzi il gagliardetto, tra il feretro e

⁴⁹ Citons, parmi d'autres, Binni et Zeppegno (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1036, et, une nouvelle fois, p. 1046), Bassilio Scaffidi et Enzo Ferri (*ibid.*, p. 1037), Fabio Filzi (*ibid.*, p. 1046), Aurelio Nordio, Ugo Polonio, Pio Gambini et Giacomo Venezian (*ibid.*, p. 1047), Paolo Annoino, Donato Barbaro (*ibid.*, p. 1052).

⁵⁰ « Davanti al feretro del Capitano Palli », in *La Vedetta d'Italia*, 23 marzo 1919 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 939-940).

⁵¹ « Per noi la sua spoglia sta tra il bastione di San Giorgio e quello di San Francesco... », *ibid.*, p. 940. La référence à saint François, fréquente dans l'œuvre de D'Annunzio, se double de la référence à saint Georges, le vainqueur du dragon : saint Georges est, ici, le représentant de la *foi adriatique*.

⁵² « [...] un comento di quel canto del Purgatorio ove si raccende e si angelica la vampa della *Vita Nuova*. E v'era segnato il verso : Non pianger anco, non pianger ancora ! ».

l'altare⁵³». La mort sanctifie le combattant, c'est à cette autre vie que D'Annunzio invite continuellement ses légionnaires, les auditeurs de ses discours ou ses lecteurs, à cette autre vie au-delà de la mort qui guette chacun au détour des combats. Une équivalence est ici posée entre le cercueil et l'autel, car toute religion se confond avec le culte des morts⁵⁴.

Au cœur de la religion chrétienne, on a le Christ, Dieu fait homme, mort pour le rachat de l'humanité tout entière. Le Fils de l'homme, dans son lien intime et secret au Dieu caché, sert de référence à D'Annunzio et la religion particulière qu'il essaie de fonder pour emporter l'adhésion du plus grand nombre :

La Patria è una cosa remota, solitaria e occulta, simigliante alla faccia del Figliuol d'uomo impressa nel santissimo sudario⁵⁵.

Dans son article intitulé *Il calvario trionfale*, D'Annunzio appelle la jeunesse à connaître son calvaire, à la façon du Christ, et la croix devrait être alors le drapeau tricolore italien. La référence trinitaire reste présente, et elle est au service du sacrifice de soi, au profit d'une sorte de déesse nouvelle, la Victoire⁵⁶. La Patrie à laquelle chacun doit sa propre existence, par adhésion personnelle à ce que D'Annunzio appelle la Cause, n'est d'une certaine manière pas une réalité de ce monde, c'est une idéalité au contours difficiles à préciser en raison de son éloignement même et aussi en raison du

⁵³ « L'Assunto di Dalmazia » in *La Vedetta d'Italia*, 22 luglio 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1152).

⁵⁴ Rappelons ce que Foscolo, animé par une véritable intuition anthropologique, écrivait :

Dal dì che nozze e tribunali ed are
Dier alle umane belve esser pietose
Di sè stesse e d'altrui, toglieano i vivi
All'etere maligno ed alle fere
I miserandi avanzi che Natura
Con veci eterne a sensi altri destina
Dei sepolcri

⁵⁵ « Comando dell'esercito italiano » in *La Vedetta d'Italia* (*Scritti giornalistici 1889-1938* cit., p. 1118).

⁵⁶ « Sali il tuo Calvario e lo discendi, e lo risali, senza mai cadere, se pure l'alta Vittima cadde tre volte. Non metterai il piede a terra se non per combattere. Non asciugherai il tuo sudore se non per versare il tuo sangue. [...] E, se è necessario vivere, tu non vorrai vivere se non nello splendore della bandiera d'Italia. ». « Il calvario trionfale » in *La Vedetta d'Italia* (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1061).

fait qu'elle ne se livre à aucune saisie immédiate ; c'est une sorte de Dieu du buisson ardent, auquel les vivants n'ont pas accès. Par l'expérience du calvaire (cf. *supra*) et par la croix, les militants de la Cause peuvent lever une partie du voile, ils ont la perception d'une effigie à peine dessinée, visible de façon exceptionnelle seulement.

Le Christ fait également l'objet d'une référence indirecte, à travers la représentation d'une femme de Fiume (elle a nettoyé le visage et recueilli le sang du pilote de l'avion abattu par les Autrichiens durant son survol de la ville de Fiume) qui est comparée pour son geste à Véronique⁵⁷ : le soldat mort serait, par le sacrifice de sa vie, une sorte de figure du Christ.

Mais l'expérience de la croix est donnée à chacun, à chaque combattant ; alors la croix prend le caractère de la souffrance sous les drapeaux, sous deux formes plus particulièrement : tout d'abord sous la forme des ailes d'avions qui rappellent assez aisément la croix :

Voi lo sapete aviatori. I nostri eroi lo sanno. Lo sanno i vivi, lo sanno i morti. L'ombra della macchina alata è simile all'ombra del legno del sacrificio e della salvezza [...] le sue doppie ali trasverse, fra la prua e i timoni, formavano la croce cruenta⁵⁸.

Vivants et morts sont fondus dans une sorte de communion mystique et dans une sorte de savoir crucial, un savoir commun de ce qu'est la croix, mais aussi de son effet rédempteur puisqu'elle apporte en même temps le salut.

La croix est objet d'expérience également, mais sous une forme plus éloignée, pour laquelle D'Annunzio trouve habilement dans sa culture l'élément d'analogie, la béquille :

Domattina mi toccherà far l'erudito coi Bersaglieri e ricordar loro come la parola gruccia venga dal latino barbaro crucia : in figura di croce.

⁵⁷ « E la donna, che prima e sola aveva contemplato il caro viso, fu avvolta d'onore e d'amore come una Veronica dal sudario non effigiato ». « Italia o morte » in *La Vedetta d'Italia*, 13 settembre 1919 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 975).

⁵⁸ « Comando dell'esercito italiano in Fiume d'Italia » in *La Vedetta d'Italia*, 5 febbraio 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1038). On trouve plusieurs fois le lien entre les ailes et la croix (cf. *La Vedetta d'Italia*, *ibid.*, p. 1037).

E resti con la sua croce il divino dispregiatore dell'Austriaco, e non si scrolli⁵⁹.

Mais là ne s'arrête pas l'interpénétration des éléments empruntés à la religion catholique et de ceux utilisés pour constituer la religion de Fiume. D'Annunzio s'appuie sur la célébration d'un martyr dont il oriente le culte vers celui de la ville-martyre qu'est Fiume dans son discours. Il s'agit de saint Sébastien dont le culte est célébré dans l'église de saint Guy. La cérémonie qui permet la célébration du saint est celle de l'offrande du couteau votif. Dans la souffrance du saint, les légionnaires sont le plus susceptibles de reconnaître leur propre souffrance, et surtout Sébastien est exemplaire parmi les martyrs pour le consentement qu'il donne à son propre martyre. D'Annunzio rappelle que Sébastien déclarait, pendant son martyre « Je meurs de ne pas mourir⁶⁰ ». Et le saint désirait la mort pour pouvoir revivre, renaître d'une autre Vie, plus éclatante et plus glorieuse. Il convertissait en amour objectif le mouvement par lequel ses bourreaux le transperçaient de flèches, puisque chaque flèche le rapprochait du salut :

Io vi dico, io vi dico : quegli che più profondo mi ferisce, quegli mi ama più profondamente. Ogni freccia è per la salvazione, perché io possa rivivere. Mirate da presso. Io sono il Segno⁶¹.

Les paroles du saint sont celles qui permettent le mieux de donner l'exemple de la transfiguration de la réalité, de son dépassement vers une autre réalité, idéale celle-là, mais posée comme plus vraie, comme authentique. La représentation chrétienne du monde est le meilleur adjuvant pour proposer le sacrifice de soi, et pour le doubler d'une signification qui ne se limite pas au sacrifice mais puisse offrir un au-delà, une continuation

⁵⁹ « Comando dell'esercito italiano in Fiume d'Italia. Valona » in *La Vedetta d'Italia*, 6 agosto 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1166). Avec les éclopés, tous ceux qui portent dans leur chair les stigmates de la guerre sont sanctifiés, tout particulièrement ceux que D'Annunzio appelle les *monstres saints*. « E poi vengano gli invalidi, vengano i monchi, gli stroppii, i torsi rimasti su gli inguini in luogo di calcagna, i visi rabberciati con le ricuciture e con gli innesti, i santi mostri che stentano come mezzi automi e mezzi uomini [...] tutti quei corpi umani che potò la guerra. ». « Disobbedisco » in *L'Ida Nazionale*, 1^o luglio 1919 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 961).

⁶⁰ « Nella chiesa di san Vito, per l'offerta del pugnale votivo » in *La Vedetta d'Italia*, 21 gennaio 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1026).

⁶¹ *Ibid.*

autre. Certes, cet emprunt au christianisme, ce détournement des valeurs religieuses au profit des valeurs guerrières (fût-ce pour une Cause estimée juste), demeure un dévoiement de la pensée catholique ; d'autant que ce dévoiement est effectué par quelqu'un qui n'a pas manqué, dans son œuvre littéraire ou dans ses écrits antérieurs, de se référer à Nietzsche, celui-là même qui dénonçait dans la religion une négation de la vie et une inversion des valeurs vitales effectuée à son profit par la classe sacerdotale.

L'utilisation du martyr de saint Sébastien permet la conversion des valeurs. Et même la parole que nous venons de citer, celle où il est dit « Io sono il Segno », permet à D'Annunzio un jeu de mot fécond puisqu'il utilise le mot *segno* dans son double sens : *segno*, c'est à la fois l'emblème de Fiume ou de la Patrie italienne et la *cible* que tout le monde vise pour la détruire. La conversion religieuse de la thématique patriotique ou nationaliste est alors très facile : les défenseurs de la véritable Cause, les légionnaires de Fiume sont visés en tant que tels, dans l'emblème même dont ils sont porteurs et qu'ils sont, par identification.

L'ultime élément qui permet la conversion et l'interversion des valeurs de vie et de mort est la référence au sang : le sang c'est, bien sûr, celui de la souffrance et du martyr, celui de la blessure subie. D'Annunzio ne manque pas de transfigurer poétiquement le sang, souvent évoqué sous sa couleur vermeille⁶². Mais le sang c'est également la vie, et c'est sur le sens autre du mot vie (Vie) que joue l'emploi du mot⁶³. Sans compter que ce mot permet d'établir la continuité entre passé et présent, et par là même, par

⁶² On peut trouver : « ... di non obbedire se non alla vecchia parola stanca che oggi si rinovella e si rinvermiglia di giovine sangue : Fiume o morte ! ». « Ferrum est quod amat » in *La Vedetta d'Italia (Scritti giornalistici 1889-1938, cit., p. 1032)*. On a, encore une fois, l'affirmation d'une vie renouvelée, ressourcée, grâce au sang du sacrifice de la jeunesse, étant entendu qu'il y a une jeunesse éternelle qui est prête, à tout instant, au sacrifice).

On lit encore : « Ora essi splendono di sangue, come splendono i confessori di ogni santa causa », *Comando dell'esercito italiano in Fiume d'Italia*, « La Vedetta d'Italia », éd. cit., p. 1037. On ne saurait faire plus glorieuse apologie du martyr; l'essentiel y est de combattre - et de mourir - pour une cause sainte, sans considération du contenu qui rend ou rendrait sainte cette cause.

⁶³ « Laggiù il sangue ribolle e risplende nel calice dell'aria [...] È il sangue che colorò l'Isonzo fino alla Sdobba. È il sangue del San Michele dai quattro gioghi. È il sangue di San Martino. [...] Soldati, bevetene tutti. Che i vostri cuori se ne riempiano. Che i vostri petti se ne allarghino per contenerlo. Non vi soffocherà ma vi fortificherà sopra la morte », « Pasqua di promissione », in *La Vedetta d'Italia*, gennaio-novembre 1918 (*Scritti giornalistici 1889-1938, cit., p. 922-923*).

simple prolongement métonymique, entre présent et futur. Mais précisons la façon dont le sang permet cette continuité historique et transhistorique : c'est que le sang est aussi celui de la *race* au sens où D'Annunzio utilise le mot *stirpe*. Le sang, ce sont toutes les racines d'un peuple, c'est la réalité du passé qui se prolonge dans le présent, qui passe d'une génération à l'autre, qui dépasse et transcende individus et générations. Et ce sang là est au cœur de l'idéologie de D'Annunzio, c'est celui que l'on trouve dans son culte de la romanité et de la latinité, c'est le *gentil sangue latino*⁶⁴. Ainsi, le passé n'est plus en contradiction avec le futur, il se fond en lui pour donner accès à une sorte de cité éternelle, à une Rome éternelle : la latinité de la race est à la fois enracinement dans un passé puissant, archétypal presque, en même temps que projection vers un futur resplendissant⁶⁵ (comme le sang des martyrs de la Cause). La mystique de Fiume est faite du renvoi continu au futur, elle se donne comme transmutation et comme dépassement continuel, comme idéalisation de toutes choses : la chair se fait ou se fera esprit, l'idée de Fiume est impérissable⁶⁶ au-delà des vicissitudes possibles. D'Annunzio fait appel au dépassement, dépassement de soi, bien entendu, dépassement du souci de soi et de sa propre existence, dépassement de ses propres capacités, dépassement de ses propres représentations (« osare l'inosabile⁶⁷ »). Ce dépassement, cette projection vers l'ailleurs, vers l'au-delà, vers le futur, apparaît comme la justification des morts⁶⁸ que l'Italie a dû compter dans ses rangs et, en même temps, semble être la façon de les racheter, et ce rachat des morts se donne comme une promesse de victoire. L'horizon métaphysique qu'offre D'Annunzio a ses légionnaires et à ceux

⁶⁴ « La fiamma intelligente » in *La Vedetta d'Italia*, 1^o dicembre 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1254).

⁶⁵ « Per ciò non eravamo latini e italiani, pieni di passato, ma protesi verso il futuro, capaci di rivivere tutte le memorie e capaci di rinnovarci in tutte le speranze, uomini di ieri e uomini di domani ». « Saluto a Guglielmo Marconi » (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1221).

⁶⁶ « Imperitura e invitta è l'idea di Fiume, anche se le sue mura sieno distrutte e il suolo raso sia scisso dal vomere e barbaricamente vi sia seminato il sale ». « Con me » in 1^o aprile 1920, « La Vedetta d'Italia », 1^o aprile 1920 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 1068).

⁶⁷ *Ibid.*, p. 1137.

⁶⁸ D'Annunzio a eu l'occasion de citer saint Paul : « E non mai tanto mi fiammeggiò dentro il detto di Paolo : "Absorpta est mors in victoria" ». « Sulla tomba d'un eroe del Carso », in *Corriere della Sera*, 7 giugno 1917 (*Scritti giornalistici 1889-1938*, cit., p. 703).

qui veulent bien l'écouter, c'est celui de la Vengeance⁶⁹ et celui de la Victoire future⁷⁰, c'est Fiume comme *merveilleuse promesse*⁷¹.

Nous avons montré comment se constitue, dans les écrits journalistiques de D'Annunzio, à partir de la délimitation d'un territoire revendiqué comme appartenant ou revenant *naturellement et de plein droit* à l'Italie, un esprit agonistique qui sacralise Fiume en s'alimentant du rejet de ce qui n'est pas elle, de ce qui la nie et en même temps la renie, dans une trahison à l'œuvre à tout instant. Fiume est posée comme un absolu, comme le lieu même où doit s'accomplir l'italianité, celle qui a montré son ardeur et sa vigueur dans la victoire de Vittorio Veneto. La sacralisation de Fiume passe par le sacrifice, au moins intentionnel, de tous ceux qui ont accompagné le *Comandante* D'Annunzio dans son occupation illégale mais juste, parce que le mépris de toute la classe politique envers les intérêts considérés comme vitaux de l'Italie rend les membres de cette classe politique illégitimes. La religion de Fiume, nourrie des discours de son chef, s'appuie sur une liturgie et sur une mystique dans laquelle toute la réalité est transfigurée, et où les valeurs *profanes* – les valeurs habituelles de la vie en temps de paix – sont inversées pour créer une unanimité idéale au seul service de la Cause patriotique qui a, chevillée au corps, la volonté d'accomplir l'œuvre de création de la nation italienne commencée au cours du *Risorgimento* et entravée par ce que D'Annunzio et un certain nombre d'autres italiens considéraient comme une *victoire mutilée*.

Gérard VITTORI

Université Rennes 2 - Haute Bretagne

⁶⁹ « O infallibile Vendetta, tutrice del nostro miglior sangue, se non posso dedicarti un inno ben costruito, ti dedicherò un'ara di belle pietre rozze [...] Domattina, compendosi il nono mese dalla marcia di Ronchi, alziamo un'altra ara di pietre alla Vendetta ». « Comando dell'esercito italiano in Fiume d'Italia » in *La Vedetta d'Italia (Scritti giornalistici 1889-1938, cit., p. 1112)*.

⁷⁰ « Il sacrificio perfetto è sempre una vittoria futura », *ibid.*, p. 1242.

⁷¹ « Ma se il nome di Roma contiene le lettere di una parola mistica, il nome di Fiume contiene lo spirito d'una meravigliosa promessa ». « Con me » in *La Vedetta d'Italia, (Scritti giornalistici 1889-1938, cit., p. 1066)*.